

# PHILIPPE NICHOLSON SERENITAS



THRILLER

carnetsnord | éditions  
montparnasse

Extrait de la publication

Serenitas



Philippe  
Nicholson

Serenitas

carnets**nord**

© Carnets Nord, 2012  
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris  
**[www.carnetsnord.fr](http://www.carnetsnord.fr)**  
ISBN 978-2-35536-091-6

DU MÊME AUTEUR

*Krach Party*, Carnets Nord, 2009



### **Zone d'affaires 3, le 11 décembre**

**17 h 45**

La fille fait signe à Fjord. Elle ne se lève pas ; elle se contente de désigner une chaise.

– Asseyez-vous, monsieur Keeling.

Elle le dévisage derrière ses lunettes. Les cheveux bruns et hirsutes. Mal rasé, habillé d'un pull et d'un jean, il finit de boire son café avant de jeter le gobelet dans une poubelle. Puis, résigné, il s'assied.

De ses mains osseuses, elle trie ses papiers. Des dizaines de notes de service s'entassent. Le nom de Fjord Keeling est mentionné sur chacune d'entre elles.

– Nous avons peu de temps, je vais donc faire simple, commence-t-elle. Vous êtes ici aujourd'hui parce que nous avons un problème.

Derrière elle, une plante verte perd ses dernières feuilles. Une simple cloison sépare son bureau du voisin. Un bruissement permanent de discussions à voix basse et de doigts tapant sur les claviers d'ordinateur emplît l'immense plateau.

– Vous ne nous donnez pas satisfaction. Nous vous avons prévenu à plusieurs reprises, mais vous persistez.



Sa voix est neutre. Elle donne l'impression de s'ennuyer. Elle regarde son écran d'ordinateur et consulte ses mails.

– Vous comprenez ce que je vous dis, monsieur Keeling ? lance-t-elle machinalement.

– Pas du tout, lui répond Fjord.

La fille hausse les sourcils, remonte ses lunettes sur son nez et reprend.

– Notre entreprise produit de plus en plus. De plus en plus vite. Et de mieux en mieux. Elle crée chaque jour plus de richesses pour ses clients, pour ses actionnaires et pour ses collaborateurs. Vous devriez être en train d'en profiter. Vous devriez partir en vacances au soleil, vous devriez vous faire soigner à l'étranger ; vous devriez vivre dans notre zone d'affaires. Mais ce n'est pas le cas.

La fille pose un regard sévère sur Fjord.

– Vous savez pourquoi ?

Il ne répond pas. Elle saisit les notes de service le concernant.

– Parce qu'il ne se passe pas une semaine sans que l'on reçoive des récriminations de la part de vos supérieurs.

Elle passe en revue les rapports d'incidents.

– Si je m'en tiens aux trois derniers mois, vous avez pointé huit fois en retard. Vous avez deux journées d'absence injustifiées...

– J'enquêtais, l'interrompt-il.

Elle hausse les épaules et continue.

– Vous avez refusé à trois reprises d'intégrer les modifications demandées par vos chefs dans vos articles ; enfin, la semaine passée, vous avez insulté le psychologue de l'entreprise lors de votre dernier entretien.

Elle repose ses notes.

– Avez-vous un commentaire à faire ?

Il secoue la tête.

– Bien, reprend-elle, visiblement satisfaite. Les choses sont donc claires. Maintenant, si vous voulez continuer à travailler pour nous, vous ne pourrez plus vous contenter d’être Fjord Keeling. Vous allez devoir devenir l’excellent Fjord Keeling. C’est cela que nous attendons de vous : l’excellence.

– C’est un honneur.

– Vous avez suivi de bonnes études. On dit que vous êtes un bon journaliste. Vous avez le potentiel, vous devriez évoluer dans la hiérarchie.

Les mains de la jeune femme reposent maintenant sur le bureau devant elle.

– Au lieu de ça, je lis que vous partagez un appartement avec un chômeur en fin de droits. Vous êtes AB1 : votre asthme se dégrade, les derniers tests médicaux réalisés par nos médecins le prouvent. Votre fils vous voit de moins en moins. Tout n’est pas rose, mais faites un effort. Tout le monde y trouvera son compte.

– Je fais déjà des efforts.

– Lesquels par exemple ?

– Je vous écoute. C’est déjà beaucoup.

La fille se redresse.

– Ne prenez pas ce ton avec moi. Cela ne vous mènera nulle part.

– Écoutez. J’ai trente-neuf ans, je suis journaliste depuis douze ans, j’ai une pension et un loyer à payer, alors, comme vous dites, faisons simple : dites-moi ce que vous attendez de moi.

– Bien. Voici ce que le groupe vous propose : vous passez la vitesse supérieure...

– Je travaille déjà quarante heures par semaine.

– ... Vous passez la vitesse supérieure, continue-t-elle, inébranlable. Vous arrivez à l’heure, vous obéissez, vous produisez davantage, vous filmez, vous écrivez, vous cessez vos

accrochages avec votre hiérarchie. Bref, vous vous adaptez aux exigences de notre entreprise. Et, en contrepartie...

Elle s'interrompt pour peser ses mots.

– ... Vous conservez votre poste et votre salaire. Qu'en dites-vous ?

– Vous ne me parlez plus d'intégrer la zone d'affaires ?

Elle sourit.

– Chaque chose en son temps, monsieur Keeling. Montrez-nous que vous êtes de bonne volonté et commencez par sauver votre job. Nous verrons pour les vacances et l'appartement en zone d'affaires par la suite.

**Paris, le 12 décembre**  
**8 h 15**

– Dépêche-toi, on va être en retard.

Fjord ouvre les yeux. Son fils se tient debout à ses côtés. Il a posé une tasse de café sur la table de nuit ; il pianote sur sa console de jeux.

Fjord se redresse en s'étirant. Les cheveux ébouriffés, le visage marqué par la nuit trop courte, il étouffe un bâillement.

– Ça va, Max ? Bien dormi ?

Le garçon âgé d'une dizaine d'années tapote sur sa console.

– On s'en fout. On est à la bourre. On n'a pas le temps de discuter.

– Il est quelle heure ?

– Huit heures. Tu dois m'emmener à l'école. Maman va hurler si elle apprend que tu m'as déposé en retard.

Fjord tend la main vers le café que lui a préparé son fils. Il en avale une gorgée et grimace brutalement.

– Nom de Dieu, c'est quoi, ça ? Tu essaies de m'empoisonner ?

– Du café.

Il secoue la tête et repose la tasse.

– Non. Le café, c’est une cuillerée, Max. Là, tu as jeté la moitié du pot.

D’un geste, il ôte la console des mains de son fils.

– Et je ne veux plus te retrouver debout quand je rentre aussi tard, OK ? Il était une heure du matin. Tu aurais dû être en train de dormir.

– C’est John-John qui m’a dit que tu serais d’accord.

– John-John a perdu le droit de garde de sa fille, il a perdu son dernier job il y a un an et il va bientôt perdre ses dents s’il ne trouve pas rapidement un dentiste qui veut bien lui faire crédit. Alors ne t’occupe pas de ce que te dit John-John. Ici, c’est moi qui commande, OK ?

– OK, maugrée Max.

– Maintenant, laisse-moi prendre une douche et je t’emmène à l’école.

Il se lève et s’apprête à sortir de sa chambre.

– Et Max, s’il te plaît. Refais-moi un café digne de ce nom.

En traversant l’appartement, il se rappelle sa soirée de la veille : son entretien, le sandwich, les cafés, puis les quelques bières avalées dans un bar en bas de chez lui. Et, pour finir, l’insomnie. Il bâille, passe devant la chambre de son colocataire et reconnaît son ronflement.

– Debout John-John, dit-il en tapant contre le mur.

Dans la salle de bains, il fouille sa trousse à pharmacie à la recherche de ses gélules réglementaires. Il a été diagnostiqué AB1 l’été dernier. Découvrant ses analyses, son médecin lui avait remis une ordonnance et un guide de santé standard.

– C’est grave ?

– D’être AB1 ? Non. Les trois quarts des Parisiens sont AB1. En fait, vu ce que tu manges et le peu de sport que

tu pratiques, je suis étonné que tu n'aies pas été diagnostiqué avant.

– Qu'est-ce que je dois faire ?

– Rien. Tu prends tes médicaments et tu reviens me voir dans six mois.

En rentrant chez lui, Fjord avait parcouru le guide des AB1. C'était une plaquette imprimée en noir et blanc comme l'étaient désormais tous les documents émanant du gouvernement. Il y était écrit que son asthme, ses crises d'angoisse passagères et sa fatigue chronique étaient *normaux* : des millions de Français étaient comme lui. À condition de faire du sport et de prendre ses gélules, tout irait bien.

Ce n'était qu'une question d'habitude. Rien comparé aux AB3. Eux devaient faire face à des crises quotidiennes de paranoïa doublées de complications sévères (hypertension, burn-out, addictions alcooliques et médicamenteuses, etc.). Sans compter que, la plupart du temps, leurs employeurs étaient autorisés à les licencier pour cause de « santé inadaptée à l'environnement professionnel ».

Bref, Fjord avait de la chance.

Sur le chemin de l'école, son fils traîne les pieds quelques mètres derrière lui. L'aube se lève juste, maussade et froide. Une pluie fine et glacée s'est mise à tomber. Les trottoirs débordent de sacs d'ordures, éventrés par les chiens errants et les clochards ; la puanteur habituelle s'en dégage.

Fjord croise à plusieurs reprises des voisins du quartier. Tous marchent rapidement. Au feu, attendant de traverser la route, ils lèvent la tête vers les panneaux publicitaires en 3D.

Un peu plus loin, une boulangerie ouvre ses portes. Une petite file s'est déjà constituée. Le prix du pain est encore relativement bas aujourd'hui ; demain et ce week-end, il aura

augmenté. L'électricité et la main-d'œuvre coûtent plus cher le samedi et le dimanche, et donc le pain aussi.

– Pa, regarde ! l'interpelle son fils.

Il lui montre du doigt un écran géant situé au bout de leur rue. Entre les gouttes, les images scintillent. Des touristes en maillot profitent du soleil en bord de mer. En bas, un slogan défile : « Le Sud, le bonheur pour tous. » Les personnages jouent maintenant au tennis, courent sur la plage et creusent des châteaux de sable.

– Tu m'as dit qu'on irait là-bas cet été.

– Je te le confirme.

– Maman ne voit pas comment tu en auras les moyens.

– Ta mère n'est pas omnisciente, que je sache.

– On ira où ?

– Près de Toulon. J'ai un copain qui bosse là-bas. Il a une ferme aquacole. On y sera bien. C'est un coin que personne ne connaît.

Max hausse les épaules.

– Tu ne connais que des coins que personne ne connaît.

Quand est-ce que tu m'emmèneras à Saint-Tropez ?

– Ta mère t'emmènera à Saint-Tropez bien assez tôt avec sa zone d'affaires.

– Pourquoi tu ne viens pas vivre dans la zone d'affaires avec nous ?

– Parce que le journal ne me l'a pas proposé. Maintenant, dépêche-toi. On est à la bourre.

Les mains dans les poches, son fils fixe le trottoir.

– Quand est-ce que le journal te fera une proposition ?

– Tu veux vraiment que je vienne vivre dans la zone d'affaires ?

Le gamin acquiesce.

– J'en ai marre que tu vives avec John-John. Je voudrais que tu sois près de maman et moi ; je voudrais qu'on joue au tennis tous les deux le samedi, comme mes copains ; je voudrais que tu arrêtes de tousser en montant les escaliers. Et surtout, je voudrais te voir à la télé. Comme maman. Ça, c'est cool.

Fjord ne relève pas. Il se contente d'avancer sous la pluie, tenant son fils par la main. Il fait un effort pour ne penser ni à son appartement, ni à ses prochaines vacances dont il n'a pas eu le temps de s'occuper, ni à la manière dont il a fini son entretien la veille : insulter la fille des RH et envoyer son dossier voler à travers la pièce n'était pas la meilleure idée qu'il ait eue.

L'intégration dans la zone d'affaires n'est pas gagnée.

Après avoir déposé Max à l'école, il se rend au journal.

*Le National* est le premier groupe de médias de l'Hexagone. Sous la houlette d'un homme d'affaires chinois avisé, il a fusionné l'ensemble de ses rédactions. Des six cents journalistes d'origine, la rédaction est passée à deux cents hommes et femmes. *Le National* est devenu le principal groupe de presse français, propriétaire des radios, chaînes de télé, quotidiens et hebdomadaires du même nom.

Fjord arrive une bonne dizaine de minutes en retard dans la grande salle réservée à la conférence de rédaction du matin. Autour du rédacteur en chef, Kessler, sont réunis une cinquantaine de journalistes. Ils ont les yeux rivés sur un grand écran où sont projetés les chiffres des ventes et des audiences médiatiques des différents supports du groupe.

– Keeling, vous nous honorez. Nous n'avons pas encore eu le temps de démarrer le tour de table, et vous voilà déjà parmi nous, commente sobrement Kessler.

Fjord s'installe à côté de Mike, un jeune journaliste du service politique, qui lui glisse :



– Ça va aller. Il est de bon poil. Les chiffres d’hier sont excellents ; on a cartonné.

Fjord hoche la tête tout en ôtant son imperméable. En face de lui, assise à la droite du rédacteur en chef, Nina Bronze, la numéro deux du *National*, le toise d’un air dur.

– Elle est allée chez le coiffeur, remarque Mike. Pas plus tard que ce matin.

Fjord plisse les paupières et acquiesce :

– Elle doit avoir un rendez-vous important. Elle va nous sortir un ministre.

Mike secoue la tête.

– Je bosse au service politique. Je l’aurais appris. Non, je parierais plutôt pour un grand patron.

D’un froncement de sourcils, Kessler leur fait signe de se taire. Les journalistes annoncent leurs sujets pour la journée et leurs projets de la semaine. Fjord écoute distraitement en attendant son tour.

– Et vous, Keeling ? lance Kessler.

– Je prépare un papier sur les gangs spécialisés dans le kidnapping et le rançonnement des familles. Je suis sur le terrain ce soir. J’aurai un papier pour l’édition de ce week-end.

– Rien pour aujourd’hui ?

– Non.

– Il y a eu une émeute urbaine du côté de la porte des Lilas. Tu ne couvres pas le sujet ? intervient Nina Bronze en tapant sur la table de ses ongles fins.

– On a déjà traité deux émeutes urbaines cette semaine. Il y en a eu des centaines depuis le début de l’année. Ça n’intéresse plus personne.

– Et avec le kidnapping familial, tu as l’impression de tirer le journal vers le haut ?

– En tout cas, ça fait vendre. Il me semble que tu n’es pas contre. Du moins, pas à la fin du mois quand tu touches tes primes.

Çà et là, quelques journalistes esquissent un sourire. Mais la plupart restent de marbre.

– Keeling, ne commencez pas. Dites-nous-en plus sur ces kidnappings, l’interrompt Kessler.

– Ce sont majoritairement des bandes asiatiques qui opèrent. Elles forcent les appartements de nuit et saucissonnent toute la famille avant d’envoyer le père chercher de l’argent. S’il a de la chance, il rapporte du liquide. Sinon, les types découpent sa famille.

– Ça va intéresser nos lecteurs ?

Fjord hoche la tête.

– Tout le monde en parle. On en est à dix-huit depuis le début du mois.

– C’est rentable ?

– En moyenne, un kidnapping permet de récolter cinq mille euros.

Un journaliste siffle.

– Ils risquent la qualification d’homicide avec préméditation pour cinq mille euros ?

– Tu peux faire abattre un type pour moins que ça, répond Fjord.

Il se tourne vers son rédacteur en chef.

– J’ai un informateur qui doit m’obtenir une interview d’un chef de bande. Je le vois ce soir.

À la sortie de la conférence de rédaction, Nina l’alpague dans le couloir.

– Tu nous ennues avec tes sujets sur la criminalité. Il y a mieux à faire.

– Je suis désolé. Je voudrais te proposer l'interview d'un Prix Nobel. Mais je ne peux pas. Je ne suis qu'un spécialiste des faits divers.

– Change de registre. Et cesse de m'agresser quand tu me parles.

– Alors laisse-moi faire mon boulot. Mes reportages font vendre.

– Ce n'est pas la question, mais fais comme tu veux. Tu as vu la fille des ressources humaines ?

– Oui.

– Bien. Tu sais donc à quoi t'en tenir.

Nina fait un pas pour s'écarter et retourner à son bureau ; il l'en empêche en lui attrapant le bras.

– C'est toi qui es derrière ça ?

Elle soupire.

– Bien sûr que non. J'ai tout fait pour que tu aies cet appartement dans la zone d'affaires. J'ai poussé ton dossier. Mais tu te grilles tout seul. Tu ne fais pas d'efforts. Tu devrais songer à redresser la barre. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le au moins pour ton fils. Ce n'est pas un bon reportage tous les deux ans qui va te sauver.

– Vous deux !

Ils se retournent. Planté derrière eux, Kessler les alpague.

– Faites ce que vous voulez en dehors du journal, mais, ici, vous êtes chez moi. Arrêtez ces enfantillages. Fjord, vous avez mieux à faire. Nina, ce n'est pas ainsi qu'on dirige des équipes. Tenez-vous-le pour dit.

– Bien chef, répond Fjord.

Nina se contente d'incliner la tête puis retourne d'un pas ferme dans son bureau. Resté seul avec Fjord, Kessler grince :

– Nom de Dieu, tenez-vous. Vous n'avez pas toujours été ennemis. Essayez au moins de vous en souvenir.

Un peu plus loin, un stagiaire finit d'observer la scène. Il se retourne vers Mike.

– C'est quoi cette histoire entre Bronce et Keeling ?

Mike et les autres journalistes le charrient.

– À ton avis ?

Le stagiaire hausse les épaules.

– Ils étaient mariés, poursuit Mike.

– Quoi ?

– Ils étaient mariés, je te dis. Mari et femme.

– Et maintenant ?

– Comme tu peux le voir, ce n'est plus l'amour fou.

Le stagiaire observe Nina Bronce à travers la vitre de son bureau. La quarantaine séduisante et autoritaire, elle discute au téléphone.

– Ils sont arrivés en même temps au *National*. Ça marchait bien pour eux. Elle suivait tout ce qui concernait la politique, lui était un journaliste « terrain ». C'étaient des pros. Ils enchaînaient les scoops et les succès. Ils ont même eu un enfant ensemble.

– Et qu'est-ce qui leur est arrivé ?

C'est au tour de Mike de sourire de nouveau.

– Le plus simple, c'est de leur demander, tu ne crois pas ?

Il se retourne, laissant le stagiaire à ses pensées.



N° d'imprimeur :  
Dépôt légal : mai 2012  
*Imprimé en France*